

Ils arrivent.

D'abord c'est un son infime, qui se multiplie jusqu'à atteindre l'intensité d'un roulement de tonnerre. Alors un halo de lumière se forme et la vision surgit : une harde de chevaux blancs, yeux exorbités naseaux dilatés, propulsés dans un galop épileptique.

C'est le signal.

C'est imminent.



Niels contracte ses abdominaux, bloque le maximum d'air dans ses poumons, puis se redresse et entrouvre les lèvres pour propulser dans l'atmosphère sa myriade de gouttelettes d'eau de feu. Instantanément l'air s'embrase et la flamme apparaît, massive, à l'extrémité de la torche. Par la fente brûlante de ses paupières, il la voit enfler, puis faire rougeoier quelques ombres avant de se dissoudre.

Il s'essuie furtivement la bouche et recule dans l'obscurité qui l'absorbe.

Le public, disposé en cercle, dessine une arène dans la nuit. Ses partenaires prennent le relais. Lui veut se concentrer sur cette dernière flamme, qui a occupé ses pensées toute la

semaine passée. Enfin elle est sortie de son imagination, enfin il a réussi à créer ce cœur écarlate à l'intérieur d'une flamme ascendante très grosse, et à en maintenir l'incandescence durant deux bonnes secondes. Les visages des spectateurs sont tournés vers Olaf et Maalox qui jonglent avec leurs cerceaux enflammés. Niels fixe l'obscurité jusqu'à ce que la flamme se reforme comme par magie sur sa rétine et reprenne vie devant lui. Il revoit ses nuances, sa façon de bouger, et tente de comprendre le léger mouvement de reflux qu'elle a eu avant de disparaître, comme si un appel d'air l'avait insensiblement distordue. Au loin quelques figures de salpêtre le regardent, mais il est tout à elle.

Il attrape la serviette mouillée pendue à une branche et s'humecte le visage, le cou et le torse, puis se rince deux fois la bouche avant de cracher. Le tube de Biafine posé à côté de son sac est presque vide, il le presse dans son poing avant de s'en enduire la peau. À cinq mètres de là, Gerda a entamé sa chorégraphie avec les mains de feu, mais il note à ses mouvements que quelque chose ne va pas. Ses gestes sont courts et la flamme remonte le long de ses gants de cuir. Le feu ne se comporte pas tout à fait normalement. Il jette un coup d'œil à ses collègues qui attendent près du camion avec leurs agrès éteints. Le Dompteur est immobile, sa grande paire d'ailes métalliques attachée dans le dos ; Olaf scrute le ciel et mouille son index pour vérifier le sens du vent. Plein ouest, le firmament devient violine.



Réveillé en sursaut par le grondement du galop, Kerr voit arriver sur lui le troupeau lancé comme une flèche. En tête de la harde, la grande femelle albinos a les naseaux gonflés par la jouissance de la course. Ses lèvres souples éjectent des filets de bave dans les airs comme des semences empoisonnées. Il respire avec tant de peine qu'il a l'impression qu'à chaque expiration son sternum se fond dans le matelas, et il ne parvient pas à bouger. Quand l'hallucination surgit la nuit, il n'a pas le temps de se préparer à la crise d'angoisse qu'elle annonce. Une violente envie d'uriner lui comprime le bas-ventre; la peur est si intense que son corps enchaîne les réactions d'alerte, désynchronisé. Puis les contours du mobilier réapparaissent et il s'assoit dans le lit, incapable encore de fendre les ténèbres pour aller aux toilettes. Il réalise que dehors, le vent souffle violemment. Le réveil indique quatre heures; dans deux heures, il ouvre la boutique de la station-service.



La crise d'angoisse l'a vidé mais le soulagement est grand de se tenir à son poste, dans la routine quotidienne des pleins à encaisser et des rayons à achalander. Derrière le saule qui marque la naissance de l'horizon, le ciel a quelque chose d'étrange; gris aux trois quarts et couronné d'une strate rose vif. On dirait que l'aurore s'est figée, ce qui intrigue un client qui fait le plein le nez en l'air, jusqu'à ce que l'arrêt automatique du pistolet de la pompe le fasse sursauter. Il salue Kerr en entrant, son chapeau à la main.

— Quel temps! Les bourrasques sont plus fortes, aujourd'hui. Le vent s'infiltré dans les maisons, ma femme dit qu'il la transperce! Ça n'augure rien de bon, cette tempête à venir...

Depuis des semaines, tout le monde n'a que ça à la bouche : on annonce une dépression de type « bombe » d'une ampleur inédite, avec des vents tourbillonnant à des vitesses inhabituelles. Ce phénomène météorologique baptisé « l'Ogresse » mobilise les autorités et monopolise les conversations.

Le client se tourne vers l'étalage de confiseries.

— Vous au moins, vous n'avez pas été dévalisé. Trouver du sucre ou de la farine en grande surface relève du miracle ; je ne parle même pas des lampes torches et des piles.

Kerr sourit en lui rendant sa carte bleue. Le type l'observe un moment.

— Vous ne dites rien ? Vous pensez que les médias exagèrent ?

— Je ne sais pas.

— Moi, en tout cas, j'ai stocké des provisions dans mon sous-sol. Je ne sais pas comment on va faire pour aller travailler. Le pays va être paralysé. Vous allez fermer la station-service, quand l'ouragan sera tout près ?

Kerr dissimule un nouveau sourire pour ne pas paraître désobligeant, même si un frisson désagréable lui parcourt l'échine. Il n'a pas la télévision, il n'ouvre jamais le journal qu'il vend à la boutique. Tempête, ouragan, l'Ogresse semble muter de jour en jour dans l'esprit des gens, sans qu'on ne sache plus quelle prévision en est à l'origine. Chacun a créé son monstre. Derrière l'épaule du client, le ciel n'a pas bougé d'un iota, comme si la Terre avait interrompu sa course et que le temps s'était arrêté. Toujours cette strate rose posée sur un socle gris. Le type lui parle de la Fête du Feu, organisée par

le comité franco-mexicain, qui aura lieu au printemps prochain. « Si on est tous en vie ! » lance-t-il en s'esclaffant. Kerr se contente d'opiner aimablement. Depuis cinq ans qu'il habite dans l'appartement au-dessus de la boutique, il ne sort pratiquement pas de ce périmètre, sauf pour aller faire quelques courses, se reposer au bord du fleuve à deux pas de la station, ou, quand le désir de s'aérer est impérieux, pour se rendre à l'Oppidum, la colline boisée qui marque la frontière entre la Ville d'en Haut et la Ville d'en Bas. En 1942, le bombardement du viaduc reliant les deux bourgades qui n'en formaient qu'une avant-guerre avait entériné les dissensions nées entre les territoires sous l'Occupation. Le nom de la ville initiale n'était jamais prononcé, et chaque tentative de reconstruction du pont s'était soldée par un échec à cause des flambées de violence qui s'ensuivaient. La Ville d'en Haut, majoritairement opposée à sa réhabilitation, avait toujours plaidé le refus d'oublier les blessures infligées par l'ennemi, malgré son passé largement collaborationniste ; mais après quinze années de bataille juridique, la Ville d'en Bas venait d'obtenir la relance du chantier.

Bien qu'ils soient seuls dans le magasin, le type se penche pour lui parler à voix basse :

— Entre nous, *comme par hasard*, la tempête est annoncée maintenant.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Juste avant que les travaux du pont ne reprennent...

Kerr ramasse le chapeau du client tombé sur le comptoir et le dévisage :

— Vous ne croyez pas que les activistes anti-pont ont le don d'influencer la météo, quand même ?

— Bah, ça fait tellement d'années qu'ils nous emmerdent à

foutre le feu là-bas, à envoyer leurs patrouilles cagoulées sur l'Oppidum pour tout démonter chaque fois qu'un métreur y pose le pied... Peut-être que c'est des histoires, cette tempête qui va venir. Mais bon, ma femme dit qu'elle la sent arriver et qu'il faut être prévoyant. En tout cas, ça finit par être une tradition : dès que le viaduc doit être reconstruit, une catastrophe arrive. Il mérite bien son surnom de Pont du Diable, celui-là.

— Soixante ans que ça dure.

— Je ne le dis pas publiquement, mais moi, personnellement, je m'en fous qu'on se réunifie avec la Ville d'en Bas. Ça changera quoi ? C'est vrai qu'on est des étrangers les uns pour les autres depuis tout ce temps, et qu'on n'a pas les mêmes idées politiques, mais on s'habitue. Bon, il paraît qu'ils sont tout de même assez extravertis là-bas, alors qu'ici on n'aime pas se faire remarquer...

Un motard entre en laissant tourner le moteur de son engin garé devant la boutique.

— ... En Bas, la municipalité tolère des choses qui ne passeraient pas ici.

— Qu'ils restent chez eux, rétorque l'homme en s'invitant dans la conversation. On ne veut pas être mélangés à ceux du Bas parce que notre économie n'y survivrait pas, point barre. Les établissements Dréa ont le monopole, ici. Si on laisse le Bas monter chez nous, ils se feront bouffer, et nous avec. Qu'ils fassent sauter ce pont une bonne fois pour toutes, comme signe de notre impossible réconciliation.

— Bouffer par quoi ? On sera tous de la même commune ! répond l'autre en se tournant vers Kerr. Vous ne dites rien ? Vous êtes tenu au droit de réserve des pompistes ?

— Voilà, c'est ça, dit-il en redressant son présentoir à chewing-gums.

Il jette un nouveau coup d'œil au ciel, qui n'a toujours pas bougé: les nuances semblent avoir disparu. Quand le premier client ouvre la porte vitrée pour sortir, le bruit du moteur envahit la boutique.

— C'est un secret de Polichinelle!

— Quoi? demande le motard sur la défensive.

— C'est un secret de Polichinelle, répète le client en refermant la porte. Ce sont les Dréa qui ont commandité le meurtre du jeune ingénieur des ponts et chaussées chargé de reconstruire le viaduc, il y a quinze ans. Leur monopole, comme vous dites, nous a mis du sang sur les mains à tous.

— Pas du tout, monsieur, répond l'autre en ajustant ses gants noirs. C'est la brigade des anti-pont qui l'a tué.

— Les anti-pont sont payés par le clan Dréa. On sait depuis la guerre que cette famille ne s'embarrasse pas de scrupules. On ne va pas refaire la liste de leurs exactions... À moins que vous y teniez?

— N'empêche qu'ils ont créé la majorité des emplois de la commune, répond le motard en payant son plein.

— ... Aller jusqu'à tuer le chien du jeune ingénieur!

Kerr se tient prêt à les séparer.

— Ils ont fait assassiner un jeune homme de 23 ans et accusé Aust, l'ancien ingénieur de la Ville d'en Bas, insiste-t-il d'une voix sourde, en détachant chaque syllabe. Ces gens sont dangereux. Tout le monde le sait.

— Yves Aust a été acquitté.

Les deux clients agacés décident de sortir en même temps, mais la porte est trop étroite et ils restent bloqués épaule contre épaule, jusqu'à ce que le premier force le passage et salue Kerr de loin. L'autre enfourche sa moto et démarre en trombe, avant de réapparaître deux minutes plus tard après

un tour de rond-point. Sans enlever son casque, il demande à l'entrée de la boutique :

— J'ai oublié : vous n'auriez pas des lampes torches en stock ?

Une fois seul, Kerr contemple le magasin propre et ordonné ; les bibelots pour touristes alignés, le carrelage encore blanc. Il aime les détails de ce décor familier, et l'odeur de plastique qui y flotte. Loger au-dessus de la station lui permet de circuler d'un espace à l'autre sans mettre un pied dehors, en empruntant l'escalier à l'arrière du bâtiment. Ses clients habituels le taquent souvent à ce propos : quel dommage de croupir enfermé dans ce coin qui prend si rarement le soleil ! Madame Page le lui dit toutes les semaines : c'est pour ça qu'il est rouge comme une écrevisse dès qu'il va s'asseoir sur la berge, parce qu'il vit comme un reclus ! Chaque samedi, à dix heures sonnantes, elle vient le voir à la boutique pour lui offrir un paquet de sablés qu'elle pose sur le comptoir, « pour son petit dimanche ». Sa gaieté généreuse le retourne à chaque fois, et il se retient de serrer la main osseuse sur laquelle flotte un anneau trop grand.

Un courant tiède venu du fleuve entre par les interstices de la paroi vitrée. Près du saule, les couleurs ont enfin varié. Le soleil a monté d'un coup, et la lumière doit être irrésistiblement douce sur l'Oppidum. Une mouche qui lui tourne autour le sort de sa rêverie, et il attrape son cutter pour aller ouvrir les colis de marchandises qui encombrant la remise. Il aura sans doute peu de clients aujourd'hui ; il restera dans la compagnie secrète des objets, jusqu'à ce que le soir le redépose dans l'appartement silencieux.





Niels furète dans les taillis. Ses mouvements sont souples et assurés ; il cherche. Il se déplace avec agilité entre les ronces et les souches, écarte les branches des arbrisseaux, et aperçoit les premiers saules derrière la futaie d'aulnes blancs. Toute la partie occidentale de la forêt est son domaine, il s'y dirige aisément. Depuis vingt ans, il est ici chez lui. Sur le trajet, il n'a noté aucun signe d'agitation chez les oiseaux et les insectes. Après une dizaine de minutes de marche à travers les fougères, il rejoint un sentier boueux afin de faire le moins de bruit possible et avance avec précaution pour minimiser la propagation des vibrations dans le sol. L'excitation est toujours la même quand il approche de la Souille, où les cerfs viennent se rouler dans la boue. Ils lui apprendront peut-être quelque chose. Car il est venu pour en savoir davantage sur ce ciel violine d'août, et sur le comportement subtilement déviant du feu, l'autre soir. C'est en les observant et en écoutant la rumeur de la forêt à certains endroits précis qu'il décèle les phénomènes météorologiques en germe ; les bêtes changent d'attitude si quelque chose d'inédit se prépare. Il vérifie le sens du vent, qui lui est contraire : les cervidés ne sentiront pas sa présence.

Un groupe de mâles se tient aux abords de la mare, dont le plus grand mesure bien deux mètres. Ils sont prêts pour le rut automnal, gras et paisibles dans l'attente des combats à venir. La reposée est terminée, et dans les brumes du crépuscule, un jeune mâle se roule dans la vase, bientôt suivi par quelques congénères. D'autres boivent ou fouillent les bruyères. Le

pelage de leur croupe est bien lisse, aucun frisson ne le hérissé. Niels reste un moment à les admirer, avant de reculer très doucement et de rebrousser chemin. En reprenant vers l'ouest, il tâte quelques écorces, écoute comme tout se tait à son passage. Des abeilles s'attardent dans les buissons malgré la nuit qui vient, annonçant une averse. Il fait des moulinets avec les bras, prend de larges inspirations. Son paysage familier est égal à lui-même. Rien ne fait écho à l'étrangeté de l'autre soir.

Chez lui, dans la Ville d'en Bas, les habitants sont sceptiques quant à l'arrivée de la tempête. Ce versant du territoire a une longue tradition agricole ; on n'a pas l'habitude de s'angoisser à l'avance, on fait face au fur et à mesure. « Si après l'heure c'est plus l'heure, avant ça ne l'est pas non plus. » On avise, sans réagir avec excès. L'excès, c'est réservé à la fête, à l'amitié, aux plaisirs simples qu'offre l'existence. Il décide d'aller jusqu'à l'Aire du Brame, une parcelle forestière souvent visitée par les chevreuils à ce moment de l'année. Cet animal hypersensible lui en apprendra peut-être plus. Tandis qu'il approche très doucement de sa zone d'observation, une pluie tiède se met à tomber. Il soulève son tee-shirt pour profiter de la fraîcheur, cueille quelques feuilles qu'il respire avec gourmandise. Bientôt, un bruissement l'avertit : un premier chevreuil arrive. Niels ne quitte pas des yeux l'animal dont les oreilles frémissent au moindre souffle. Moins d'une minute plus tard, trois autres chevreuils sortent d'un bosquet et scrutent le paysage dans sa direction, sans battre en retraite. Devant leur beauté, il oublie presque qu'ils lui apportent la confirmation qu'il cherchait. Il fait demi-tour et accélère le pas. La lune qui éclaire son parcours à travers les frondaisons fait luire la peau tachetée d'une salamandre, immobile sur une souche. Il sait deux choses de cet animal : elle ne brûle

pas quand elle traverse le feu, et elle pousse de petits cris lorsqu'elle a peur. Ce soir, elle est muette. Pris par la joie de sa sortie nocturne, Niels poursuit jusqu'à la clairière, qu'il traverse en sprintant. Il s'arrête un instant à ciel découvert pour savourer le grand calme des bois. Merveille du crépitement de l'eau dans la couronne d'arbres. Une quinte de toux interrompt son recueillement, et comme le ciel gronde au loin, il prend le chemin du retour.



Kerr emmaillote délicatement le pouce de madame Page dans du coton. Elle pince les lèvres avec pudeur en le dévisageant tandis qu'il lui sourit avec aménité.

— Vraiment vous n'étiez pas obligé, j'aurais pu me soigner moi-même.

— La prochaine fois, attendez que j'arrive avant de jouer les bricoleuses! Je vous avais dit que je viendrais le poser, ce verrou.

— C'est vous qui vendez des outils dangereux! Ce tournevis vient de votre boutique! Il faudrait penser à créer un rayon pour les vieilles dames...

Elle fait quelques pas en direction d'un chiffonnier, ouvre un tiroir et lui tend une montre ancienne.

— C'est pour vous. Elle était à mon mari.

Interloqué, Kerr fixe bêtement le cadran où les deux aiguilles, collées, sont immobiles.

— Comment ça, pour moi?

Elle hausse les épaules en émettant un rire bref.

— Vous savez bien, la tempête vient. Et j'ai passé l'âge de remettre les choses au lendemain. Je n'ai pas d'enfant, et je vous apprécie beaucoup. Alors acceptez-la, s'il vous plaît.

— Mais madame Page, on ne va pas mourir ! Au pire, on subira une panne d'électricité qui paralysera la ville. Je passerai vous voir quand ça soufflera un peu fort. Je n'ai pas la place pour vous accueillir chez moi, mais...

— Elle va venir, mon petit, je vous le dis. J'en ai vu d'autres et c'est pour ça que je sais que je dois vous donner ça maintenant.

Perché sur le dossier d'un fauteuil, le chat suit des yeux les gestes de sa maîtresse qui colle le bijou dans la main de Kerr.

— ... Merci, ça me touche et j'en prendrai grand soin, finit-il par répondre. En tout cas, la prochaine fois que vous voulez que je vous rende visite, pas la peine de vous entailler le doigt !

Elle lui tapote gentiment le bras.

— Je suis sûre qu'à la naissance vous aviez déjà ce regard doux.

Sur le trajet du retour, Kerr essaie de se débarrasser de l'impression désagréable qui l'envahit. Il a un pressentiment. Il sait d'où lui vient cette hantise du malheur, et c'est à cause de ce savoir qu'il tremble et qu'il est seul.



Ils reviennent. Le grondement est sourd, comme si le tonnerre forait la terre. Une force indistincte est en approche. L'annonce fait contracter les muscles, serrer les dents, et la

respiration devient haute. La sueur imprègne finement toute la surface du corps. Ils sont tout près. Le martèlement des sabots s'empare du crâne, et d'un coup ils surgissent, propulsés depuis l'invisible, dans une ferveur enragée.



Niels éteint la radio, se lève pour fermer la fenêtre de son appartement et ne bouge plus. Ils arrivent. Il reconnaît le galop hallucinatoire de la harde qui signale la montée du feu en lui. Jamais il ne se soustrait à cet appel. Un coup d'œil à l'horloge au-dessus de la porte: 23 heures. Le brouhaha s'amplifie, la pression appuie sur ses tempes. Il a encore le regard bleu pâle de la jument albinos dans l'œil quand il jette son sac de matériel sur son épaule et qu'il dévale l'escalier à la hâte. La flamme demande à venir, la flamme n'attend pas. Il sort du bâtiment, prend à droite en direction du blockhaus, cavale, saisit les odeurs nocturnes. Deux trilles fusent alors qu'il dépasse le bunker.

« Veille et prends garde à la nuit », lui rappelle une voix du passé. La nuit, il ne s'en méfie pas. C'est en son sein que naît le feu. L'hallucination ne surgit jamais en journée; les rares fois où c'est arrivé, elle s'est dissipée avant d'éclore. Il traverse un tronçon de forêt en direction de la clairière où il pratique depuis vingt ans. Comme le lui a dit le fils d'Olaf, il est un faiseur de feu. Le terme lui a plu, il l'a gardé. À l'agence pour l'emploi, ils ne l'ont pas entendu de cette oreille.

— Il y a désormais un code d'affiliation pour votre... activité, monsieur. Le même que celui des dresseurs, des écuyers